

BOTANIQUE.

LE POISON SOUS LA FLEUR.

(Suite et fin.)

L'aconit est d'autant plus dangereux, qu'il se trouve ordinairement dans tous les jardins. On compte plusieurs espèces de cette plante vénéneuse; les unes, dont la fleur est entièrement blanche, d'autres, qui l'ont panachée de jaune et de violet, ou de violet et de blanc. Gardez-vous de porter à vos lèvres aucune d'elles, toutes sont de violents poisons.

L'aconit *napel* à fleurs jaunes est le plus terrible de tous. Les habitants des campagnes le mêlent aux appâts destinés, dans les forêts, à la destruction des animaux féroces, et, pour cette raison, ils le nomment *Tue-loup*. Dans les contrées sauvages, on s'en sert pour empoisonner les flèches.

Mais, voyez-vous, au milieu de cette fraîche prairie, cet éclatant bouton d'or? Comme sa fleur est brillante, comme son feuillage est vert et bien découpé! Attiré par sa beauté, déjà votre œil séduit le convoite, déjà votre main s'apprête à le cueillir... Arrêtez, enfants, arrêtez!... Contentez-vous de cette blanche pâquerette, de cet innocent bluet! Laissez à de prudentes mains ce perfide bouton d'or! Savez-vous comment l'a nommé Tournefort, le premier historien des plantes? *la renoncule scélérate*! Un de ces pétales si brillants, une de ces belles feuilles découpées, posées sur vos lèvres vermeilles, va dans l'instant même vous causer une légère cuisson, puis en quelques heures un mal profond, puis la gangrène!... Oh! laissez donc, croyez moi, laissez à l'expérience le bouton d'or, et même le coquelicot des prairies, qui, sans être aussi dangereux que le premier, n'est cependant pas tout à fait innocent. La douce nielle des blés, la lychnide aux fleurs blanches, vous dédommageront amplement.

Le bouton d'or des prés, ainsi que le bouton d'or à fleur double, cultivé dans les jardins, appartiennent à la famille des renoncules, famille suspecte et de très-mauvaise nature.

Les coquelicots font partie de la nombreuse catégorie des pavots, connue par leur dangereuse propriété somnifère; leur suc fournit l'opium, narcotique puissant, en plus ou moins grande quantité, suivant l'espèce. Le

pavot d'Orient, blanc et à grands pétales simples, est celui qui en contient le plus. Dans une partie de l'Inde et dans tout l'Orient, on se sert de l'opium comme ici du tabac et du café; on le fume et on le prend en infusion.

Cette boisson procure pendant quelques instants une ivresse qui n'est pas sans charme; mais, à ce calme trompeur, à ce bien-être momentané, succède souvent une sorte de folie furieuse, qui cause souvent dans l'Orient de funestes accidents.

Et si, après avoir jeté un coup d'œil dans la prairie et en avoir proscrit le bonton d'or, le pavot-coquelicot, même le colchique, cette petite fleur blanche et veloutée qui vient seule parer encore nos prés aux approches de l'hiver, nous retournons dans les jardins, nous trouverons dans presque tous un charmant arbrisseau que nous avons accueilli avec enthousiasme, et dont les fleurs charmantes, roses, blanches, lilas, viennent réjouir nos yeux. Celui que nous avons reçu de l'Amérique septentrionale, l'azalée pontica, est le plus cultivé; sa délicieuse et douce odeur a contribué à sa faveur. Eh bien! le croiriez-vous? avec son air ingénu et sa tenue modeste, avec ses frais pétales blancs et doux comme ceux d'une mauve, avec son parfum délicat, l'azalée est un poison!

Et pourquoi ne le croiriez-vous pas? Ces beaux arbrisseaux que les savants nomment *nérîum*, et que nous nommons tout simplement *lauriers-roses*, ne sont-ils pas plus encore d'horribles hypocrites pleins de ruse et de perfidie? leurs crimes sont célèbres, et sans compter une foule d'autres malheurs causés par eux, nous en citerons un seul pour exemple:

Des soldats, campés dans un bosquet de *lauriers-roses*, en Provence, où ces arbrisseaux croissent communément, coupèrent une de leurs tiges pour en faire une broche à rôtir; elle communiqua ses qualités funestes aux viandes qui y furent attachées, et douze de ces malheureux moururent victimes de leur imprudence.

Le *laurier-amandier* est aussi fort dangereux; sa feuille et sa fleur ont un goût d'amande fort agréable, mais elles cachent un poison subtil, analogue à celui de la vipère. Quelques personnes aiment beaucoup ce parfum et ne manquent jamais d'en mettre dans leurs crèmes. Sans doute la légère quantité qu'elles en contiennent ne pourrait empoisonner, mais on a vu souvent des personnes incommodées par leur effet et ne sachant à quoi attribuer le mal subtil qu'elles éprouvaient. On ne saurait trop blâmer ces personnes imprudentes, elles peuvent causer des accidents irréremédiables!

Les *daphnés* au feuillage luisant, aux fleurs purpurines, qui nous apparaissent souvent au milieu des neiges de janvier, ont les mêmes pro-

priétés malfaisantes. Toute cette famille est plus ou moins dangereuse.

Connaissez-vous cet arbuste superbe, au feuillage luxueux, aux grandes fleurs blanches et pendantes? c'est le *datura* ! Du calice profond de ces belles fleurs s'échappent des exhalaisons embaumées... Gardez-vous de ces émanations : ce parfum si suave, cette odeur si pénétrante, c'est la mort que le *datura* va porter dans votre sein. Malheur à la personne assez téméraire pour la respirer dans un appartement fermé, elle payera de sa vie son imprudence.

On compte plusieurs espèces de *datura*; celui que nous venons de décrire est le *datura* en arbre, le plus beau et le plus cultivé. Tous sont dangereux, quoiqu'ils diffèrent souvent de beaucoup entre eux; les uns ont un parfum suave, d'autres une odeur désagréable et nauséabonde. Le *datura-stramoine*, à grandes feuilles dentelées, est un violent poison; ses feuilles particulièrement développent tous les accidents de l'opium.

Ainsi que le *datura*, les exhalaisons de la tubéreuse deviennent mortelles dans un petit espace; c'est sans doute cette fatale propriété qui a engagé à abandonner une plante que sa rare beauté avait fait d'abord accueillir avec enthousiasme. L'ail des ours, cultivé et vendu sur le marché des fleurs en raison de sa beauté, et qui n'a absolument aucune odeur, produit les mêmes effets que le *datura* et la tubéreuse; il asphyxie en très-peu de temps. Cette fleur est d'autant plus dangereuse qu'étant inodore elle n'inspire aucune défiance. Ainsi, non-seulement il est des plantes dont le contact est dangereux, mais il en est qui portent la mort dans leurs émanations.

Vous connaissez aussi la digitale, cette belle plante que l'on rencontre à la fois dans les bois et dans les jardins cultivés, dont la tige haute de deux à quatre pieds, garnie de larges feuilles, se termine par un majestueux épi d'un pied et demi, paré, d'un côté seulement, d'un grand nombre de très-belles fleurs en forme d'un dé à coudre, tiquetées au fond du calice et de couleur blanche, jaune ou pourpre, suivant l'espèce ou la variété. Cette belle plante est classée par les botanistes dans le rang des poisons les plus énergiques. Elle agit directement sur le cœur. La digitale rachète les défauts d'une mauvaise nature par son utilité en médecine; administrée avec prudence, elle devient efficace pour les palpitations et les maladies de ce genre.

Mais en voici une autre plus perfide, puisqu'elle affecte, pour mieux tromper, la forme d'une plante connue par ses douces vertus et ses propriétés bienfaisantes.

La molène noire ne diffère du bouillon-blanc, employé en médecine, que par un seul point. Ces deux plantes, de la même famille, ont le même aspect, la même couleur; la seule différence existant entre elles, et le seul caractère qui puisse les faire reconnaître, est celui-ci : dans le bouillon-blanc, les étamines sont de la même couleur que la corolle, c'est-à-dire jaunes ou jaunâtres; tandis que dans la molène noire, les étamines sont garnies de longs poils d'un brun violacé. On comprend combien il est utile de connaître ces deux plantes de même aspect, et pourtant d'une nature si différente !

Et cette belle fleur en vase, si richement panachée, si fière de port et d'allure, qui a fait tourner la tête de tant de bons Hollandais, qui a renversé des châteaux, ruiné des familles, et valu à ses amateurs le nom de fous-tulipiers ! Cette tulipe adorée des Orientaux, et qui, sous le nom de Turban, ou Tulipan, orne le front des Turcs, cache un poison perfide dans sa belle corolle; et pourtant il semble que la nature ait répandu sur elle tout ce qu'elle possède de couleurs brillantes et de nuances délicates. Dès les premiers jours de printemps, époque de sa floraison, on célèbre en son honneur une fête superbe; le sérail du grand-seigneur est éclairé, décoré, et les plus magnifiques tulipes en font le principal ornement.

En 1644 jusqu'en 1647, la tulipomanie exerça en Europe de véritables ravages; mille ou deux mille florins ne paraissaient, en Hollande, qu'une valeur courante à échanger contre un oignon. La plus belle était celle qu'on nommait *Semper-Augustus*. Pour en posséder une, les uns vendaient leur château, détruisaient leurs fermes, et les champs cultivés n'apparurent plus bientôt que transformés en vastes plans de tulipes. Un de ces monomanes donna en échange d'un oignon 24 arpents de terre et ruina ainsi sa famille. Le gouvernement fut obligé de mettre ordre aux nombreuses extravagances des amateurs, en lançant des décrets qui réglaient la vente et la culture de ces fleurs.

Aussi, quoique la tulipe soit rangée parmi les plantes vénéneuses, il en coûterait trop pour la proscrire de nos jardins; d'ailleurs son contact n'est pas malfaisant, et c'est seulement prise intérieurement qu'elle agirait comme poison.

Les lobélies sont aussi de ravissantes fleurs en épis, longs d'un pied, garnis de corolles roses écarlates, et dont la beauté éloigne toute idée de méfiance. On en connaît de plusieurs espèces; les unes ne se cultivent qu'en orangerie, les autres en pleine terre. Toutes sont fort dangereuses.

Mais nous voici sous un délicieux berceau ; un magnifique feuillage le rend impénétrable aux ardeurs du soleil ; les feuilles de cette belle liane sont arrondies en cœur, et si grandes qu'elles pourraient servir d'ombrelles naturelles à toutes nos élégantes ; ses fleurs blanches, et plus bizarres que jolies, ressemblent beaucoup à une pipe de terre : c'est la grande aristoloche, plante suspecte et de mauvaise nature. Enlacé dans ses tiges flexibles, un autre arbrisseau grimpant vient mêler au feuillage de l'aristoloche ses gracieux bouquets de fleurs blanches à odeur d'amande, ou d'orange, à feuilles variées, suivant l'espèce. Quand les premières gelées auront fait tomber le luxueux feuillage de l'aristoloche, la clématite, sa fidèle compagne, parera encore ses débiles tiges de ses houppes soyeuses et ressemblant assez à des plumes. Rien n'est plus gracieux que ses fleurs, rien n'est plus pénétrant que ses parfums variés ; mais contentez-vous de regarder ce bel arbrisseau et n'y touchez jamais ; comme le bouton d'or, son contact est funeste et ses blessures peuvent devenir très-graves. Nous ne saurions trop vous recommander de ne jamais porter à votre bouche ni ses fleurs, ni ses feuilles, sous peine de graves accidents !

Le sumac, dont les longues fleurs rouges ressemblent assez à un pompon de grenadier, est également un poison funeste. Il se rencontre très-souvent dans les jardins. Les habitants de la campagne le nomment l'arbre du poison.

La belladone, que l'on cultive comme plante d'agrément, est blanche, piquetée de pourpre ; ses fruits rouges sont très-séduisants pour l'enfance. Cette plante dangereuse est un violent poison ; mais, sagement administrée, elle a souvent en médecine d'heureux résultats ; elle est fort en usage maintenant.

Telle est aussi la belle-de-nuit, cette jolie dormeuse, qui n'ouvre ses corolles de toutes nuances que lorsque le soleil se couche. La racine de cette charmante fleur, à odeur de chèvrefeuille, fournit le jalap, poison terrible, et, comme le précédent, très-employé par la Faculté.

Quant à la plante qui donne le tabac, elle ne saurait tromper personne ; malgré ses jolies fleurs roses, elle est peu cultivée dans nos parterres, où elle pourrait trouver une place ; on la rencontre rarement : la régie en défend expressément la culture, et elle est proscrite par ordonnance. On ne saurait la regretter, en raison des propriétés dangereuses que tout le monde connaît. Pris intérieurement, on connaît ses funestes effets. Le tabac est cultivé en Flandre et dans quelques-unes de nos provinces. Il fournit la nicotine, le plus violent des poisons ; de même que la fleur de pêcher donne l'acide prussique, autre poison aussi terrible.

Telle est aussi la superbe plante appelée ricin, cultivée dans nos jardins pour la beauté de sa fleur, qui fournit l'huile de ricin, employée aujourd'hui fort souvent en médecine.

Dois-je vous parler de l'amome aux fleurs bleues violacées, insignifiantes? Qui ne le connaît pas? qui ne sait que ses petits fruits rouges comme des cerises, et si séduisants pour les enfants, cachent un dangereux poison? Heureusement leur saveur peu agréable les fait ordinairement rejeter avec vivacité; cependant de fréquents accidents en ont démontré le danger et l'ont fait chasser de nos jardins.

La jasminoïde appartient, comme l'amome, à la famille des solanées, famille suspecte et de méchante nature. Cette plante fourmille dans la plupart de nos haies; sa fleur est aussi d'un bleu violacé, et ses fruits rouges et allongés.

Il est encore une petite plante qui ne saurait entrer dans la classe des plantes d'agrément, mais qui est cependant si commune et si répandue dans les jardins que nous ne saurions la passer sous silence. Nous voulons parler de l'euphorbe ou *réveil-matin*. Cette plante est très-dangereuse, et nous avons vu des enfants perdre les yeux pour s'être frottés avec le lait qui s'échappe de ses pores aussitôt qu'on la brise. Le réveil-matin développe au contact tous les accidents des blessures les plus graves.

Le court espace qui nous est réservé dans le Journal ne saurait nous permettre de nous étendre plus longuement sur tous les poisons végétaux qui se trouvent dans nos parterres; nous allons cependant signaler les noms de ceux que l'on y rencontre le plus souvent, et qui sont tous à redouter, plus ou moins:

L'arum;

Le caltha, espèce d'arum;

La pervenche;

Le buis;

La stapélie;

La monmordique (le fruit);

Le cytise, ébénier à fleurs jaunes (le fruit);

Le calladium bicolore;

Le calla d'Ethiopie, fleurs blanches en cornet;

L'adonide du printemps;

L'ellébore, rose de Noël;

La scrofulaire.

Telles sont les fleurs pernicieuses les plus cultivées et les plus communes dans les jardins.

En général, excepté à l'égard des espèces très-connues, il est toujours dangereux de porter à ses lèvres quelque plante que ce soit. Nous avons fait tout ce qui nous a été possible pour donner à nos abonnées la connaissance du danger. Heureuses si notre but est atteint, et si nous parvenons à éviter quelques-uns de ces accidents qui se renouvellent chaque année, et qui le plus souvent restent, hélas ! sans remède !

M^{me} LOUISE LENEVEUX.

HISTOIRE.

THOMAS MORE.

(Explication de l'énigme historique.)

Thomas More (en latin Morus), né à Londres en 1480, était fils de l'un des juges du Banc du roi. Le cardinal Morton, archevêque de Cantorbéry, charmé du caractère et de l'esprit de cet enfant, le reçut dans sa maison et prit soin de son éducation. Morton disait à ses amis : « Ce jeune homme sera un homme extraordinaire ; vous autres, vous le verrez ; moi, je ne vivrai plus ; mais vous vous rappellerez les prédictions d'un vieillard. »

Thomas Morus fit des progrès très-rapides ; placé tour à tour à Oxford et au collège de la Chancellerie, à Lincoln, il déploya toute la vigueur et toute l'élévation de son esprit. Bientôt, dans la carrière du barreau qu'il embrassa, il laissa loin derrière lui tous ses émules, et sa réputation s'éleva si rapidement que, dès qu'il eut atteint l'âge voulu par la loi, il vint prendre place au Parlement, où, dès ses débuts, il combattit avec succès les prétentions de la couronne.

L'opulent cardinal Wolsey, grand-chancelier d'Angleterre, l'introduisit près de Henri VIII, et lui ouvrit les portes du Conseil privé. Le roi parut tenir en estime et en amitié son nouveau conseiller, qu'il investit des graves fonctions de trésorier de l'Echiquier, et qu'il chargea de missions importantes à l'étranger. Cependant Thomas Morus ne sembla jamais avoir grande confiance dans la faveur du prince, car il disait à son gendre Roper : « Sachez que si cette tête, autour de laquelle il a passé sa royale main, pouvait, en tombant, payer le prix du plus petit morceau de la terre de France, il la livrerait sans hésiter. »

Après la disgrâce de Wolsey, appelé à remplir les plus hautes fonctions du

royaume, nommé grand-chancelier, Thomas Morus déploya les plus nobles talents, les plus éminentes vertus : « La justice m'est si chère, disait-il, que si mon père plaidait contre le diable, et que mon père eût tort, je le condamnerais sans hésiter. » Accusé par les historiens d'avoir persécuté les protestants, alors que Henri VIII se portait contre Luther comme défenseur de la foi, Morus a été, depuis, lavé de la responsabilité du sang versé. Il vécut et mourut chrétien et catholique, mais le meurtre au nom du Christ ne souilla pas l'hermine de sa toge.

Après avoir tenu deux ans les sceaux, il les remit au roi par suite de scrupules religieux ; il se retira pauvre, ne possédant que cent livres sterlings de revenu, dans une petite maison qu'il avait à Chelsea. Heureux si, dans ce paisible asile, embelli par l'étude et par la présence de sa fille bien-aimée, Marguerite, il avait pu se soustraire aux petites passions et à la mauvaise humeur de sa seconde femme, qui était incapable de comprendre le génie et la noblesse de l'homme dont elle portait le nom.

Ayant refusé de reconnaître Henri VIII comme chef spirituel de l'Eglise d'Angleterre, Morus fut arrêté et enfermé à la Tour de Londres. En attendant le fatal arrêt qu'un mot de sa bouche eût suffi pour détourner, il se vit forcé de vendre ses meubles pour nourrir sa famille. Enfin, il fut décapité sur la plate-forme de la Tour de Londres, le 6 juillet 1535 ; sa tête fut exposée pendant quatorze jours sur le pont de Londres, d'où sa fille chérie, Marguerite, la fit enlever.

Thomas Morus a laissé de nombreux écrits ; il s'est beaucoup occupé de poésie, de droit et de théologie ; mais l'ouvrage sorti de sa plume qui a le mieux bravé le temps est son *Utopie*, qu'il écrivit en 1515. Le mot *utopie* est composé de deux mots grecs, qui signifient *lieux ou terres qui n'existent pas*. Dans l'*Utopie*, dont il fait une île, Th. Morus retrace tout un système de gouvernement et de législation élevé sur des idées dont quelques-unes sont fausses, d'autres inapplicables, mais qui presque toutes font le plus grand honneur à son caractère. Erasme appelait l'auteur de l'*Utopie* un génie divin ; et, en effet, après avoir relu, comme nous venons de le faire, ce livre extraordinaire, nous ne pouvons que rendre un nouvel hommage à l'esprit et au cœur du noble et grand chancelier qui aurait dû avoir pour maître un autre prince que Henri VIII.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est, en Italie, l'homme qui, après avoir été médecin, avocat, acteur dramatique, obtint, par son théâtre, l'honneur d'être comparé à Molière ?

POÉSIE.

COLETTE AU HAMEAU.

Un sage et bon vieillard, prêtre dans un hameau,
Instruisait avec soin son modeste troupeau
De simple villageois. Les maris, leurs compagnes,
Les filles aux doux yeux et les bruyants garçons,
En hiver, en été, parcouraient les campagnes
Pour accourir à ses sermons.

Mais parmi ses brebis on remarquait Colette,
Non pas pour sa beauté, non pas pour sa toilette,
Bien qu'elle fût jolie et mise gentiment ;
Mais pour je ne sais quoi de rare, de charmant,
Répandu dans ses traits, dans sa pose naïve,
Dans sa voix... Bien souvent on ne peut définir
D'où naît l'attrait puissant qui touche, qui captive,
Dans ceux qui, sans efforts, soudain se font chérir.

Cet attrait vient d'une âme élevée et sincère.
Colette, tout enfant, sous les yeux de sa mère,
S'était fait de vertus un immense trésor,
Que chaque jour elle accroissait encor.
Puis elle possédait une gaieté charmante,
Qui la rendait pour tous gracieuse, avenante.
Le travail lui plaisait ; au logis, dans les champs,
On la voyait heureuse aider à ses parents.
Mais où l'aimable enfant se montrait tout entière,
C'était quand, visitant une triste chaumière,
Elle allait secourir le pauvre, l'orphelin,
Et travailler pour eux en leur donnant courage.
Alors, en contemplant son radieux visage,
On songeait à ces jours où, du séjour divin,
Les anges descendaient et cherchaient sur la terre
Le juste devant Dieu, la tente hospitalière.

Colette, cependant, cachait tous ses bienfaits,
Ses pleurs compatissants..., c'étaient là ses secrets.

Violette au parfum suave,

On la voyait bien peu. Toutefois au hameau

Son nom simple était le plus beau ;

Car le voyageur au teint hâve,

L'infirme, l'indigent, avec un tendre amour

Répétaient ce nom chaque jour.

Aussi, malgré ses vœux, Colette était connue,

Bien qu'elle l'ignorât... Un dimanche, au sermon,

Le prêtre dépeignait une vierge ingénue,

Pieuse, bienfaisante, ange de sa maison,

Espérance du Ciel, et l'offrait pour modèle

Aux filles du village. — Alors tous à la fois,

Frappés par ce tableau, les simples villageois

Regardèrent Colette et se dirent... : « C'est elle ! »

Mais Colette, attentive, écoutait le pasteur ;

Elle ne comprit point que de tout le village

Sa vertu recevait l'hommage.

Sa mère le comprit... Jugez de son bonheur !

L. EUGÉNIE BALLY.

Nous extrayons cette charmante pièce d'un volume que vient de publier une de nos collaboratrices, dont plusieurs fois nos jeunes lectrices ont été à même d'apprécier le talent. La poésie de M^{me} Bally est d'une facture savante et facile, sans néologisme et sans faux éclat. *Les Petites nouvelles en vers*, qu'elle vient de composer pour les jeunes personnes, arriveront certainement à leur adresse ; car ce petit livre est tout entier écrit de ce ton doux et aimable qui fait aimer le travail et la vertu.

A. G.

VALEUR DE QUELQUES MONNAIES ÉTRANGÈRES

COMPARÉES

AUX MONNAIES FRANÇAISES.

Nous avons l'intention de donner bientôt un travail très-instructif et très-utile sur les différentes monnaies françaises. La connaissance de leur valeur est en effet indispensable pour étudier l'histoire. En attendant, afin d'être agréable aux familles qui franchissent les frontières de la France et vont visiter les pays étrangers, nous allons donner à nos lectrices quelques notions sur la valeur des monnaies usuelles de nos voisins, comparées aux monnaies françaises.

ANGLETERRE.

La livre *sterling* est une pièce d'or qui, en monnaie anglaise, vaut 20 schellings. Le *schelling* vaut 12 pence¹, 24 *penny*. Le *penny* contient 4 *fartings* ou liards.

En monnaie française, la livre *sterling* vaut 25 fr. 20 cent., le *schelling* 1 fr. 21 cent., et le *penny* un sou.

Il existe des demi-livres *sterling*.

L'écu ou couronne, *a crown*, vaut 5 schellings; la demi-couronne, *half-crown*, 2 schellings, 6 pence; c'est-à-dire qu'en monnaie française la couronne vaut 6 francs, et la demi-couronne 3 francs.

Il y a encore des pièces de 6 pence, de 4 pence et de 3 pence, c'est-à-dire en valeur française de 12 sous, de 8 sous et de 6 sous.

SUISSE.

Les monnaies de cette république varient suivant les cantons : Voici le nom et la valeur des pièces les plus répandues dans la circulation.

GENÈVE. Or. La pistole ancienne, valeur, 21 fr. 13 cent. La pièce de 3 pistoles neuve, 53 fr. 84 cent.

Argent. Genevoise, 5 fr. 86 cent. Le patagon, 5 fr. 17 cent.

Genève a des pièces de 5, 10 et 20 centimes.

BERNE. Or. Ducat, 11 fr. 64 cent. Pistole, 23 fr. 76 cent.

Argent. Le franc ou *franken* de Berne, 1 fr. 50 cent.

Il y a des pièces de 5, 10 et 20 centimes.

BALE. Or. Ducat ancien, 10 fr. 74 cent. Pistole, 23 fr. 47 cent.

¹ Pence est le pluriel de penny.

Argent. L'écu de 30 batzen, 4 fr. 56 cent.; l'écu de 15 batzen, 2 fr. 28 cent.; l'écu de 40 batzen de Bâle et Soleure, de 1798, 5 fr. 90 cent.

ZURICH. Or. Ducat, 11 fr. 77 cent.

Argent. Écu de 1761, 5 fr. 8 cent.; écu de 1781, 4 fr. 70 cent.; demi-écu ou florin, 2 fr. 35 cent.

Monnaies frappées par la République Helvétique jusqu'en 1803, sont :

Or. La pièce de 32 franken, 47 fr. 63 cent.; la pièce de 16 franken, 23 fr. 81 cent.

Argent. Pièce de 4 franken (1803), 6 fr.; le franken ou pièce de 10 batzen, 1 fr. 50 cent. Cette dernière monnaie, le batz, équivaut donc à 15 centimes. Il y a aussi le demi-batz de 7 cent. et demi.

La Suisse poursuit, à l'heure où nous écrivons, la réforme de tout son système monétaire.

PRUSSE.

La monnaie de compte, chez nous, le franc, en Prusse est la rixdale (*reichsthaler*), thaler ou écu de 24 *gute-groschen* ou *bons-gros*, ou de 30 *silbergros*; le thaler vaut 3 fr. 72 cent. Le *bon-gros* correspond donc à une valeur de 15 cent. et demi. Les monnaies d'or sont les ducats, valant 2 rixdales trois quarts. Le Frédéric de 5 rixdales. Il y a des doubles Frédéric, valant 41 fr. 56 cent., et des demi-Frédéric.

Il y a des pièces de douze *bons-gros*, d'un demi-thaler, valant 1 fr. 86 c.

AUTRICHE.

La monnaie de compte de l'Autriche est le florin ou *gulden*. Il vaut 2 fr. 60 cent.

Ses pièces d'or sont, le ducat d'empire, 11 fr. 85 cent.; le souverain, de 17 fr. 58 cent.

Ses pièces d'argent sont, le *species-reichsthaler*, de 5 fr. 61 cent.; la pièce de 20 kreutzers ou *ganzekopf*, de 86 cent.; le *halbekopf* ou pièce de 10 kreutzers, valant 43 cent.

Enfin l'écu de 6 fr. d'Autriche (royaume Lombard-Vénitien), de 5 fr. 20 cent.; la livre, monnaie de compte pour ce royaume, vaut 86 cent.

HOLLANDE.

La nouvelle monnaie de compte de la Hollande est le florin ou *gulden* de 100 cents, valant 2 fr. 12 cent.

En or, les principales monnaies sont : le ducat, de 11 fr. 78 cent.; le double ducat, de 23 fr. 56 cent.; le *rider*, de 41 fr. 40 cent.; le demi-rider;

le Guillaume de 10 florins, valant 21 fr. 20 cent.; le demi-Guillaume, 10 fr. 60 cent.

Les monnaies d'argent, outre le florin, sont, la pièce de 3 florins, le demi-florin, le ducat d'argent, de 5 fr. 48 cent.

Les pièces de 25 cents, valant 53 cent., de 10 cents, valant 21 cent., de 5 cents, valant 11 cent., et les doubles tyes de Hollande, de 5 cent.

ÉTATS-SARDES.

A Gênes, à Turin, en Savoie, en Sardaigne, il existait autrefois une grande variété de monnaies, aujourd'hui remplacées par des monnaies décimales semblables aux nôtres, et de pareille valeur.

Nous donnons comme curiosité le nom et la valeur de quelques-unes des anciennes pièces.

GÈNES. Or. La *génovine*, de 88 fr. 39 cent.; le sequin, de 12 fr. 1 cent.

Argent. Le vieil écu, de 8 fr. 15 cent.; la double *madonine*, de 1 fr. 67 cent.; l'écu de Saint-Jean-Baptiste, 6 fr. 57 cent.

PIÉMONT, SAVOIE, SARDAIGNE. Or. Le vieux carlin, de 150 fr. 10 cent.; le carlin neuf de 5 pistoles, de 142 fr. 25 cent.; le sequin à l'annonciade, de 11 fr. 84 cent.

Argent. La *lira* (monnaie de compte ancienne), 1 fr. 17 cent.; *scudo nuovo*, 7 fr. 8 cent., etc., etc.

ESPAGNE.

Ce pays a deux monnaies de compte : A Cadix, les écritures et les livres de commerce se tiennent en *réaux de plate* ; à Madrid, en *réaux de veillon*.

Le *réal* de plate vaut 54 cent., le *réal* de veillon 27 cent.

Les principales monnaies d'or sont, le *quadruple* ou doublon de 8 écus, de 81 fr. 51 cent.; le demi-quadruple, la *pistole*, de 20 fr. 32 cent.; l'écu d'or ou la demi-pistole et le petit écu d'or ou seizième de quadruple, de 5 fr. 46.

Argent. La *piastre* neuve de 20 réaux de veillon, valant 5 fr. 40 cent.; la demi-piastre, valant 10 réaux de veillon; la *piécette* de 4 réaux de veillon, valant 1 fr. 10 cent., la demi-piécette de 2 réaux de veillon, et le demi-réal de plate ayant cours pour 34 maravédís.

PORTUGAL.

La monnaie de compte en Portugal est le reis.

Or. *Meia dobra* de 6,400 reis, valant 45 fr. 27; le *moeda douro*, *Lisbonne*, de 4,800 reis; la pièce de 3,200 reis; la pièce de 16 testons de

1,600 reis; le *quartintro* de 12 testons de 1,200 reis; la *cruzade* de 480 reis, valant 3 fr. 35 cent.

Argent. *Cruzade* neuve de 480 reis, 2 fr. 94 cent.; la *cruzade* de 1,000 reis, valant 6 fr. 12 cent. et demi; la demi-*cruzade* de 500 reis qui vaut 3 fr. 06 cent., et la pièce de 120 reis, 61 cent.

Le *teston* de 100 reis, la pièce de 3 vingtaines de 60 reis, et le demi-teston de 50 reis. — 1,000 reis, monnaie de compte, valent 6 fr. 12 cent. et demi.

RUSSIE.

La monnaie de compte est le *rouble*, qui vaut 4 fr. Le rouble se compose de 10 *grücnas*, le *grüchna* vaut 10 *kopecks*, le *kopeck* 2 *denuschkas* ou 4 *poluschkos*.

Or. L'*impériale* de 10 roubles, la *demi-impériale* de 5 roubles, et des *ducats* de 2 roubles 25 *kopecks*.

Argent. Le *rouble*, de 4 fr.; le *demi-rouble*; la pièce de 20 *kopecks*, qui vaut 89 cent. Il y a des pièces de 15 *kopecks* et de 5 *kopecks*.

RÉCRÉATIONS.

SALVATOR ROSA.

En 1634, par une belle et chaude matinée de juin, Salvator Rosa commença une de ces longues promenades solitaires qu'il aimait, et pendant lesquelles il oubliait les obstacles que sa famille opposait à sa vocation passionnée pour la peinture. Il s'éloignait chaque matin de la ville et, joyeux et libre, aspirant avec bonheur une heure d'indépendance, son album de dessin sous le bras, il s'en allait à la recherche des sites les plus retirés, des points de vue les plus agrestes et les plus sauvages.

Il faisait bravement des trouées dans la forêt, ou franchissait lestement les rocs abruptes, sans s'occuper des ronces ou des pierres du chemin. Et lorsque l'horizon s'ouvrait devant lui avec de riches aspects, le front baigné de sueur, le regard enthousiaste, il demeurait immobile dans une muette extase; ou, s'armant de ses crayons, il jetait sur la toile le tableau merveilleux qu'il avait devant lui.

Il lui arrivait fréquemment de s'égarer dans ces pompeuses solitudes. Il ne s'en apercevait que lorsque venait le soir, et passait alors une partie de la nuit à retrouver son chemin. Mais loin d'être découragé par ces accidents, il y puisait plus de plaisir encore, car il découvrait des effets de lune et de clair-obscur vraiment magiques.

Donc, un jour de juin, il s'aventura, comme toujours, sans autre but que son caprice; et vers la fin de la journée, comme toujours aussi, il s'égara dans une partie du bois qui lui était complètement inconnue et qui l'avait attiré par son aspect sauvage et pittoresque. Après avoir marché quelque temps sans pouvoir se reconnaître, il s'arrêta et s'assit sur le tronc d'un arbre. Il jeta un regard autour de lui : il se trouvait sous un portique de verdure, ses pieds foulaient la bruyère. Aucun bruit ne se faisait entendre, le gazouillement des oiseaux ne venait même pas animer cette solitude pleine de grandeur et de poésie.

Au milieu de ce silence, Salvator semblait heureux; il avait déposé à terre son bagage de peintre, qu'il emportait toujours dans ses excursions, et était tombé dans une profonde rêverie. Depuis quelques instants la brune commençait à s'étendre, lorsqu'un léger bruit lui fit lever la tête; à l'entrée de la voûte de verdure un homme apparut. Il était d'une haute stature, avait le teint basané, l'œil fauve, et un sourire narquois se perdait dans ses longues moustaches noires comme jais; d'un geste impérieux il fermait le passage à plusieurs hommes de même allure, dont les regards farouches, pleins de convoitise, semblaient impatients sous la domination qui les retenait.

Aucune émotion de crainte ou de surprise ne parut sur les traits de Salvator en voyant ces visages peu rassurants, à cette heure où le soleil était couché depuis longtemps. Son regard s'était animé d'une inspiration soudaine, et s'arrêtait avec extase sur l'inconnu que nous avons dépeint en premier. Salvator, après un moment de contemplation, s'empara d'une main d'un carton, de l'autre d'un crayon, et se mit en devoir de dessiner la tête qu'il voyait seule; car il travaillait sans s'inquiéter des autres personnages présents à cette scène, et de la nuit qui s'approchait de plus en plus.

« Eh! signor pittor! s'écria l'inconnu, d'une voix qui n'avait aucune tendance à être harmonieuse, combien de temps serez-vous à me défigurer sur votre papier? fit-il d'un ton railleur; il me faut aller travailler aussi, moi.

— Eh bien! s'écria Salvator, combien de ducats gagneriez-vous? je vous donnerai le double pour rester.

— Mais, signor, vous seriez le roi de Naples que vous ne pourriez doubler nos ducats.

— Qui donc êtes-vous? demanda Salvator inquiet, en apercevant enfin les autres compagnons de son interlocuteur.

— Ne l'as-tu pas encore deviné?

— Attendez donc, mais n'est-ce pas le costume des brigands des Abruzzes?

— Tu l'a dis, signor.

— Eh bien, mes bons amis, s'écria Salvator, voyant les bras du chef retomber à ses côtés, et par ce signe donner toute liberté à ses compagnons qui s'approchèrent en effet dans le cercle de son atelier improvisé, vous êtes mal tombés ici, car je suis un pauvre peintre qui n'a pas encore retiré un ducat de Naples d'un de ses tableaux.

— Oui, ton métier de flâneur ne rapporte pas grand' chose au pauvre monde qui voudrait te demander l'aumône et prier pour toi, fit le chef; crois-nous, et viens dans nos ateliers; en peu de temps tu seras au courant du métier, celui-là te rapportera davantage.

— Merci de votre hospitalité, mais je préfère ma palette et mes pinceaux à vos courses nocturnes; et puisque vous êtes si généreux, vous aurez bien la bonté de m'indiquer mon chemin, car à vrai dire je me suis égaré.

— Egaré, cela ne manque jamais aux penseurs. Au moins toi, ce qui te vient dans le cerveau, tu le mets encore sur du papier. Eh bien, pour cela, nous te remettrons en bon chemin; prends ton bagage, car tu l'as dit, pas un demi-ducat pour payer le porteur; ainsi, marche.

— Je vous suis, répondit Salvator, qui reprit ses cartons et s'apprêta à marcher sur les pas des brigands.

— Vous autres, reprit le chef se tournant vers ses compagnons, allez m'attendre à l'endroit ordinaire, et n'oubliez pas le signal. »

Puis il fit signe à Salvator qui obéit, et bientôt ils entrèrent dans des fourrés tout à fait inconnus au jeune peintre. Il faisait nuit, et ce qui rassurait peu Salvator, c'est que par moments son compagnon jetait un cri aigu, auquel un autre répondait, et un bruissement dans les branches et dans la bruyère se faisait seul entendre, puis tout retombait dans le silence jusqu'au moment où pareil bruit se renouvelait.

« Donnez-moi la main, jeune homme, car vous ne pourriez me suivre », dit enfin le brigand à Salvator.

En effet, il la lui prit. Un moment la lune se détacha d'un nuage et permit à Salvator d'apercevoir à ses pieds un ravin; plus loin il crut distinguer des roches noires surplombant sur l'abîme: son inquiétude grandissait; il se décida à demander à son guide où ils allaient.

« Ne craignez rien », répondit d'une voix brève son compagnon, et il entraîna Salvator, qui ne vit bientôt plus rien, la lune s'étant cachée de nouveau; seulement, il sentait que le sol descendait. Au bout de quelques instants, qui parurent des siècles à notre jeune peintre, une chaleur lourde vint le saisir, et il lui sembla qu'il était sous une voûte.

« Demeurez là un moment, lui dit le brigand, et ne bougez pas. »

Salvator sentit un léger frisson parcourir tous ses membres lorsqu'il entendit les pas lourds de son guide qui s'éloignait. Ne pouvait-il le laisser là, l'abandonner sans secours, ou bien le faire égorger par un de ses brigands? Il attendit quelques minutes seulement, et son guide revint :

« Venez », lui dit-il.

Il emmena Salvator qui, en s'avancant, distingua un point lumineux ; le brigand ouvrit une porte, et ils se trouvèrent dans une espèce de caveau au milieu duquel brûlait une sorte de lampe sépulcrale. Ils traversèrent cette pièce et se trouvèrent devant une magnifique draperie ou portière que le guide souleva. Salvator resta immobile et pétrifié. La pièce à l'entrée de laquelle il se trouvait était féerique ; le plafond formait un dôme, les murailles étaient de roc et de granit ; un tapis d'une grande richesse couvrait le sol ; des vases antiques, d'une rare beauté, posaient sur des morceaux de rocs qui figuraient des consoles ; et sur une peau de lion, dont la tête seule était restée comme vivante encore, une femme d'une beauté remarquable était couchée, sa tête était sur celle de la bête ; elle portait le riche costume des paysannes napolitaines. Près de là une vieille femme, à la mine osseuse, qu'on reconnaissait pour la gitana bohémienne, à son teint hâve et flétri, à ses mains décharnées qui tenaient encore des cartes.

« Où suis-je? demanda Salvator.

— Où tu es? ne le vois-tu pas? chez de braves gens qui ne demandent rien lorsqu'ils ont tout ce qu'il leur faut.

— Que veut dire ce guet-apens? s'écria Salvator; infâme brigand, que me veux-tu donc? je n'ai rien.

— Parbleu! je le sais bien. Mais tu viens de me nommer par mon nom ; or, le brigand ne fait rien pour rien ; je consens à te rendre à la liberté, sois tranquille, mais avant tu payeras. Je t'ai amené ici pour que tu fasses tous nos portraits, et je te recommande celui de ma sœur, que voilà, dit-il en montrant la jeune fille couchée. Et surtout, fit à voix basse l'habile spéculateur de grand chemin, songe que c'est ma sœur, honore-la et respecte-la, ou sinon...

— Je te le jure, fit vivement Salvator, qui contemplait la jeune fille avec admiration...

— J'ai donné des ordres pour que tu ne manques de rien ; ainsi, bonsoir. »

Et avant que le jeune homme eût pu lui répondre, il avait disparu. La jeune Napolitaine, pendant les dernières paroles de son frère, s'était levée. Elle vint au-devant de Salvator, dont le regard était toujours fixé sur elle.

« Signor, dit-elle d'une voix harmonieuse, n'ayez nulle crainte; aucun mal ne vous sera fait, et la liberté vous sera rendue.

— Oh! je ne crains rien, reprit Salvator. Vous me promettez la liberté, je me mets sous votre garde, et je ne veux partir d'ici que lorsque j'aurai mis sur ma toile votre charmant visage.

— Et mon frère Francesco, dit la jolie Napolitaine, rougissant du compliment.

— Ah! oui, ce terrible brigand qui m'a amené ici.

— Brigand!... exclama la jeune fille... Signor, pourquoi appeler ainsi mon frère?

— Mais n'est-ce pas votre frère Francesco qui vient de m'amener?

— Lui-même.

— C'est bien cela; il est alors le chef des brigands avec qui j'ai fait connaissance dans la forêt.

— Quoi! vous persistez à me dire que mon Francesco, mon bien-aimé frère, est chef de brigands?

— Mais alors, qu'est-il donc? demanda Salvator, étonné en voyant la jeune fille dont le regard étincelait de colère et d'indignation, car il ne pouvait croire à son ignorance. Peut-être me serai-je trompé, signora, éclairez-moi.

— Oui, en effet, vous vous êtes trompé, signor; et votre titre d'étranger est cause que je vous pardonne l'offense faite à Francesco, le plus honnête Napolitain et le meilleur des frères. J'étais bien jeune lorsque ma mère mourut, et pourtant je me rappelle qu'à ses derniers instants, où nous l'entourions tous, Francesco lui a juré de prendre soin de sa petite Bianca, et de me servir de père, car je l'avais perdu aussi! et de m'aimer jusqu'à ce que la mort l'ait réuni à mon père et à ma mère...

« Depuis ce jour, continua, après un moment de silence, la jeune fille émue, il m'a amenée ici, et je n'en sors qu'avec lui, très-rarement, pour me promener dans la forêt. Puis il me ramène, et après avoir pris notre repas il m'embrasse, et part avec ses compagnons pour pouvoir être au point du jour à une ville très-lointaine où il travaille, et d'où il me rapporte toujours beaucoup de merveilles pour orner ma demeure.

— Et vous, demanda Salvator, ne vous a-t-il jamais emmenée avec lui?

— Oh! jamais, et cela m'attriste beaucoup, car je suis presque toujours seule; dans les livres qu'il m'apporte, je vois que ce doit être si beau le pays dans lequel il va!...

— Vous lisez donc?

— Oui, signor; je n'ai que cela à faire, et à chanter. Et quand mon frère

n'a pas fini son ouvrage à la ville, pendant trois ou quatre jours il ne revient pas; je tâche alors de me distraire, car je n'ai pour compagne que la vieille Berta, que vous voyez là; c'est ma nourrice, qui ne m'a jamais quittée, mais qui ne sait rien de ce qui se passe au delà de cette grotte.

— Pauvre enfant! elle ignore tout, murmura Salvator.

— Mais, signor, j'oublie toute hospitalité envers vous, car vous devez avoir appétit.

— En effet, signora, je n'ai pas mangé depuis longtemps. »

Sur un geste de Bianca la vieille bohémienne se leva, et en peu d'instants elle apporta près de Salvator une table chargée d'un souper assez confortable et qui était servi sur des plats d'argent.

« Mais, signora, je ne puis seul faire honneur à ce souper, dit Salvator, dont l'appétit venait de se réveiller.

— Si, signor, et moi je chanterai avec mon tambour de basque. »

La vieille bohémienne apporta en effet à la jeune fille son instrument, et s'accroupit à quelques pas de Bianca, qui s'était à demi couchée sur la peau de lion, et chantait d'une voix pure et céleste des barcarolles napolitaines.

Après que Salvator eut apaisé sa faim, Bianca un moment s'était arrêtée.

« Oh! signora, continuez! s'était écrié le jeune peintre. Il s'élança sur son bagage, y prit un crayon, une toile, vint se mettre à sa place, après avoir seulement repoussé la table, et commença à dessiner.

Bianca s'était remise à chanter, et la vieille Berta, à qui Salvator n'eut aucunement besoin de recommander la tranquillité, demeura immobile. Ses yeux surpris semblaient sortir de leur orbite et ne se détachaient pas de sa maîtresse; sa grande bouche, veuve de toutes ses dents, était béante, et on pouvait compter tous les muscles de son visage sous cette peau livide et terreuse, approchant de la couleur d'un squelette; ses grandes mains maigres et décharnées étaient retombées sur un costume dont toutes les couleurs étaient indécises, et dont la malpropreté annonçait de longs et honorables services. Qu'eût donc été Salvator s'il ne s'était enthousiasmé à la vue de ce tableau? cette vieillesse misérable près de la jeunesse si belle et si pure, et ce luxe splendide tapissant une grotte!

Aussi le jeune artiste travailla-t-il longtemps avec passion. Quand il eut achevé son esquisse, il redressa la tête pour contempler l'œuvre entière dans toute sa beauté. Hélas! la vieille bohémienne était dans la même position, mais elle dormait; Bianca seule était éveillée, mais elle ne chantait plus: un sourire angélique errait sur ses lèvres, ses yeux regardaient avec

admiration Salvator, et sur son tambour de basque qui gisait près d'elle, une de ses mains blanches retombait sans force, tandis que l'autre était entrée machinalement dans la gueule du lion.

« Oh ! pardon ! signora ! vous devez être fatiguée.

— Non, signor, mais j'admire votre courage ; et c'est vous qui devez avoir besoin de repos. Berta va vous conduire dans une chambre, car il est tard. »

En effet, Salvator fut conduit par la vieille bohémienne, que Bianca avait réveillée, dans la chambre indiquée par la jeune fille. C'était une longue grotte, qui n'était entourée que de lits de camp taillés dans le roc ; un seul était recouvert d'une peau de bête, Salvator s'y étendit et bientôt il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, le jour perçait à travers plusieurs petites meurtrières, et la vieille Berta venait le chercher pour déjeuner. Il se leva, et ce fut avec Bianca qu'il prit son repas, après lequel il se mit, pour obéir aux ordres de Francesco, à terminer l'esquisse commencée la veille.

La journée se passa sans la venue d'un seul brigand. Lorsque la main de Salvator, fatiguée, refusait de suivre l'inspiration du jeune peintre, il cherchait par son esprit à distraire la jeune fille, qui était rêveuse et paraissait inquiète, en lui détaillant cette belle Italie qu'elle ne connaissait que par la lecture. Quant à la vieille Berta, toujours là, elle ne quittait point ses cartes.

Le lendemain, ce fut par Francesco que Salvator apprit qu'il était jour.

« Ah ! vous êtes de retour, signor Francesco ? lui dit-il.

— Oui, et j'ai à te faire mon compliment : tu n'as pas perdu ton temps, et quoique je ne m'y connaisse pas beaucoup, c'est très-bien, et c'est bien ma petite Bianca. Allons, travaille, et tu auras ta liberté avant peu.

— Oh ! signor, s'écria Salvator, c'est moi qui vous demande à rester, et à ne m'en aller que lorsque cela me plaira ; car jusqu'à présent je n'ai pu travailler librement à mon art, tandis qu'ici je travaille, personne ne m'en empêche. Je veux vous peindre tous !

— Cela sera fait comme tu le désires ; comme notre ouvrage ne nous prend que la nuit, eh bien, tu auras des têtes tant que tu voudras pour ce que tu appelles ton art.

— Merci, signor Francesco.

— Eh bien, maintenant, viens déjeuner. Mais tu sais, Bianca ignore mon état, et j'espère que ta bouche ne lui révélera rien.

— Je vous le jure, Francesco. »

Lorsque Salvator pénétra chez la sœur de Francesco, Bianca était assise

et tenait dans sa main plusieurs bijoux que son frère sans doute lui avait apportés ; elle ne les entendit pas entrer et demeura rêveuse.

Francesco s'approcha de la jeune fille.

« Pourquoi, dit-il, ma sœur Bianca est-elle triste ?

— Pardon, Francesco, je ne te croyais pas là, et je regardais avec admiration ce collier.

— Est-ce donc l'admiration, sœur, qui met cette inquiétude sur ton beau visage ?

— Tu te trompes, frère, je suis heureuse.

— Eh bien, pour me le prouver, mets ce collier et ces bracelets, pour faire honneur à notre hôte. »

Francesco mit lui-même le collier à sa sœur, pendant qu'elle attachait des bracelets magnifiques, et l'entraîna vers la table où Salvator les attendait.

Pendant quinze jours Salvator travailla sans relâche. Comme le lui avait promis Francesco, il n'avait qu'un mot à dire, et le brigand dont la tête lui plaisait le plus lui appartenait depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Cependant un vague malaise s'empara de lui ; il sentit un impérieux désir de revoir sa famille, son maître surtout, et un soir, à table entre Bianca et Francesco, il leur fit part de son désir.

« Signor peintre, vous êtes libre, lui répondit le brigand, demain je vous reconduirai à Naples. »

Une heure après, Francesco était allé s'occuper de sa troupe et avait laissé seuls Salvator et Bianca qui, aussitôt que son frère fut sorti, s'avança vers le jeune peintre et, joignant les mains, lui dit :

« Signor ! retardez votre départ ; car demain mon frère vous emmènera, et moi, ne connaissant pas les chemins, je me perdrais, car je veux fuir aussi.

— Fuir ! vous, signora !

— Oui, signor, car je sais le métier de mon frère ; je sais que tous ces bijoux, ce luxe dont il me pare, c'est au péril de ses jours, c'est au prix de son honneur qu'il les obtient !

— Mais que voulez-vous faire ?

— Ce que je veux ?... J'ai lu dans les livres qu'il existe dans ce monde si beau, que je ne connais pas, des maisons de Dieu où les pécheurs se retirent pour prier et faire pénitence. Eh bien, je veux aller là.

— Mais, signora, j'ai reçu l'hospitalité de votre frère, et partir en lui ravissant sa sœur...

— Lui ravir sa sœur ? non, signor, puisque ce sera pour prier pour lui et le sauver. Peut-être consentira-t-il à cesser ce honteux métier. Signor,

au nom de ma mère, je vous en conjure, fit Bianca qui tomba aux genoux de Salvator, tandis que ses beaux yeux se remplissaient de larmes, sauvez-moi ! sauvez mon frère !

— Oh ciel ! signora, relevez-vous ; je ne partirai qu'avec vous, je vous conduirai au couvent des Ursulines... Mais je ne connais pas les chemins, et je risque de nous perdre tous deux.

— Calmez vos craintes, car depuis huit jours que j'ai cette idée, j'ai épié mon frère, et, un matin que la vieille Berta était sortie, je me suis glissée dans l'ombre, et, arrivée au bord du rocher, je l'ai suivi longtemps du regard, puis je suis rentrée, et je pourrai vous conduire. Voici mon frère, demain je vous expliquerai cela. » La jeune fille s'élança à l'autre extrémité de la grotte, et Salvator à son chevalet.

Francesco rentra, et pour qu'il n'eût aucun soupçon, ce ne fut que le lendemain que Salvator lui témoigna le désir de ne pas encore partir avec lui, au coucher du soleil, comme ils en étaient convenus.

« Alors, comme vous voudrez répondit le brigand ; car je ne reviendrai que dans deux ou trois jours, et vous attendrez. »

Salvator et Bianca échangèrent un regard.

Le soir, lorsque Francesco vint prendre congé de sa sœur, la jeune fille l'embrassa plus tendrement qu'à l'ordinaire et des larmes vinrent dans ses yeux, mais le brigand ne s'en aperçut pas.

Les deux jeunes gens, restés seuls avec la vieille bohémienne, conservèrent une prudente réserve, puis, à l'heure habituelle de la séparation, tout fut fait comme les jours précédents, et la vieille Berta s'endormit.

A la première heure du jour, Bianca, après avoir écrit un billet à son frère, par lequel elle l'instruisait de la cause de sa fuite, sortait enveloppée dans une longue mante, et appuyée au bras de Salvator, du rocher qui depuis son enfance lui avait servi d'asile. Elle marcha longtemps, guidant le peintre à travers mille détours ; ils parvinrent à une clairière que par bonheur le jeune homme reconnut.

Aussitôt arrivé à Naples, Salvator conduisit la jeune fille près de sa mère et de ses sœurs. Il leur raconta en quelques mots ce qui lui était arrivé, l'histoire de la pauvre Bianca, et sa pieuse résolution d'entrer dans un couvent, afin d'y prier pour son frère.

La mère et les sœurs du jeune peintre accueillirent avec une douce sympathie celle qui se dévouait saintement au salut d'un frère coupable. Elles la conduisirent le même jour aux Ursulines. Les portes du cloître s'ouvrirent et se refermèrent sur Bianca, qui venait s'offrir en victime ex-

piatoire, et, sans péché, à dix-huit ans, à une longue vie de pénitence.

Pendant les années qui suivirent, Salvator, entré dans la vie artistique, luttant avec la misère et les obstacles, et parvenant à les vaincre à force de courage, de persévérance et de génie, Salvator, disons-nous, avait oublié complètement le brigand Francesco et sa sœur Bianca. Il était à Rome lorsque Naples devint le théâtre de la guerre civile. Le peuple, privé de toutes ses libertés, grondait sourdement et se préparait à lutter contre la tyrannie du vice-roi Philippe IV, lorsque Masaniello s'élança de son toit de pêcheur, tomba comme la foudre sur la place publique, traînant après lui l'avalanche du peuple révolté, brisa l'autorité du vice-roi et régna.

Salvator, ami du merveilleux, et surtout ami de la liberté, partit pour Naples. Il voulait peindre ce héros populaire, gouvernant l'Etat sans renoncer au simple et pittoresque costume des pêcheurs d'Amalfi.

En arrivant, il retrouva son ami Ancillo Falcone à la tête des artistes napolitains, réunis sous le nom de *Compagnie de la mort*, et secondant avec courage le mouvement populaire contre les efforts des troupes du vice-roi; il prit rang dans la compagnie, et fut un des plus remarquables par la puissance de son bras et l'influence de sa parole.

Dans une chaude rencontre qui eut lieu entre les soldats de Masaniello et les troupes de Philippe IV, Salvator vit un des siens engagé et prêt à succomber sous le nombre de ses ennemis. Le peintre s'élança à son secours; mais il arriva trop tard, et le brave tomba dans ses bras, mortellement blessé.

Les soldats indépendants gagnaient du terrain, la victoire était pour leurs armes; Salvator voulut en profiter pour porter le blessé jusqu'à l'habitation la plus proche, où il pourrait trouver des secours.

Il marchait chargé de son pesant fardeau, évitant toute secousse qui aurait pu lui être douloureuse, lorsqu'il entendit le mourant murmurer :

« Salvator !... »

Salvator surpris s'arrêta :

« Qui t'a dit mon nom?... Je ne te connais pas.

— Ne va pas plus loin, signor, dit le blessé avec effort, car aussi bien... je sens que tout est fini... Pose-moi là, sur l'herbe..., pour mourir comme j'ai vécu... sous le toit du bon Dieu. »

Salvator obéit et s'agenouilla.

« Tu ne me reconnais pas?... dit le mourant;... ne te souviens-tu pas de la caverne des brigands?..

— Francesco !...

— Lui-même... Mais... par pitié... ma sœur... où est-elle?...

— C'est une sainte fille, que sœur Maria, dit Salvator avec émotion.

— Où est-elle?... par grâce... dépêche-toi...

— Au convent des Ursulines.

— Merci!... elle priera... pour moi!... »

Et Francesco retomba, mort.

« Priez pour lui, sœur Maria », murmura Salvator après un moment de silence et de recueillement; puis il s'éloigna pour rejoindre ses amis et achever de vaincre.

CORALIE LALIRE.

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7^{me} ANNÉE.

LETTRE X.

A CAMILLE.

Juillet 1851.

Il ne nous est plus possible de nous étonner de rien dans notre siècle de lumières; les faits les plus incroyables se passent aujourd'hui sous nos yeux, sans que nous perdions un seul instant le flegme allemand; l'on s'habitue à tout, et les événements les plus extraordinaires ne sont plus que des distractions. Je donnerais volontiers un de mes plus beaux bijoux pour ressusciter pendant huit jours le grand roi Louis XIV, et lui servir de cicérone dans son beau royaume de France. Au lieu de ses grands carrosses dorés et de ses lourds chevaux, il trouverait une calèche légère, entraînée par d'élégants chevaux anglais; je lui ferais descendre le Rhône, non dans une litière, comme le cardinal Richelieu, mais sur un beau bateau à vapeur. Je l'enverrais à Versailles, à Saint-Germain par un convoi à toute vitesse, et pour le désennuyer je le conduirais à l'Hippodrome en lui disant: « Sire, je vous ai promené par terre et par eau, vous savez ce que c'est que la vapeur; si vous voulez voyager dans les nuages, M. Godard ou M. Poitevin vous enlèveront, à pied ou à cheval, à l'aide de je ne sais combien de mètres de soie cousus en rond. Et si l'envie vous prend de vous élever dans les airs, attendez encore quelque temps: on vient de faire, en Espagne, une expérience couronnée de succès, qui permettra à toute personne aisée de se précautionner de plusieurs ailes plus solidement confectionnées que les

âiles d'Icare, et je puis vous certifier que celles-là ne fondront pas en vous approchant. Certes, le grand roi trouverait que l'esprit de son peuple a fait de grands progrès depuis deux siècles, et ce n'est pas lui qui pourrait s'écrier alors : Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Toutes ces merveilles de l'invention humaine doivent, en effet, nous impressionner beaucoup plus que l'exhibition du fameux diamant le *Koh-i-nor*, qui n'a que le mérite de valoir vingt-cinq millions. On prétend qu'il est fort habilement imité, et qu'il est même fort difficile de distinguer le *millionnaire* du bouchon de carafe qui rivalise avec lui.

Ce qui est du reste positivement sûr, et mon amour-propre de Française en est flatté, c'est que notre bijouterie, notre orfèvrerie, nos meubles, nos étoffes de soie ont la supériorité sur toutes les nations, et en ceci nous ne craignons aucune contrefaçon merveilleuse.

Toutes les personnes qui reviennent de Londres, celles du moins qui portent quelque attention à la parure des femmes, m'affirment que la mode française est la seule qui domine, non-seulement dans la noblesse, mais aussi dans la classe moyenne. Nous empruntons du reste tant d'innovations à l'Angleterre pour nos vêtements d'homme et d'enfant, que nous n'avons le droit de rien dire lorsque les Anglaises adoptent toute la toilette parisienne. Ainsi, nos enfants ont hérité des leurs, les robes décolletées à broderie à jour, les larges rubans pour ceinture, les chaussettes courtes, les chapeaux relevés à plumes ébouriffées, etc., etc. Si j'avoue qu'il y a des Anglaises parfaitement Parisiennes dans leur toilette, me permettrait-on de dire que quelques-unes d'entre elles ont des fantaisies excentriques ? Par exemple, j'ai rencontré dernièrement, par un temps de pluie, une jeune et jolie personne découvrant, en relevant sa robe de soie noire, un jupon de crin terminé par sept ou huit rouleaux de filasse (je crois) retenus dans une bande de percale lustrée. Des bas d'une blancheur irréprochable étaient recouverts de chaussettes de laine noire montant jusqu'à la cheville ; le tout, pieds, bas et chaussettes, emprisonné dans des socques en caoutchouc vulcanisé, et avec cette chaussure un mantelet superbe, entièrement brodé, un chapeau du dernier goût et dix-huit à vingt ans. Quel dommage !

Je ne crois pas avoir rien à t'apprendre de bien saillant en fait de nouveautés, mais je puis toujours te donner une foule de petits détails bien nécessaires pour perfectionner ta toilette. Par exemple, on garnit les mantelets d'une espèce de dentelle noire, beaucoup plus fine que la dentelle de laine et à laquelle on a donné le nom de point de Venise. Cette den-

telle se fabrique aussi en fil blanc; elle est très-solide et convient pour pantalon, chemise de nuit, bonnet, manche, etc. Elle est assez chère.

Le col brodé à plat exige le fichu brodé à plat pour accompagner un corsage ouvert. Le col à entre-deux garni d'une bande a le fichu garni de même. La broderie anglaise, devenue si générale aujourd'hui, n'est bien que pour le négligé; et les jupons de ce genre sont devenus tellement communs qu'il est impossible que cette mode dure longtemps. Je crois que c'est cette persuasion qui engage les femmes à ne les point ménager. Les jupons brodés au plumetis ou ornés de bandes tuyautées sont plus rares et plus élégants. Et cependant la broderie anglaise est loin d'être proscrite, car l'on voit de charmantes robes d'un prix exorbitant. La jupe garnie en tablier est couverte d'entre-deux, de volants, de revers; le bas du jupon est orné de deux larges entre-deux, l'un au-dessus de l'ourlet et l'autre au-dessus de celui-ci, mais séparé par cinq plis. Le corsage et les manches sont également couverts d'entre-deux et de volants. Cette broderie est aussi de très-grande parure pour les enfants.

Les jolis bonnets du matin se brodent au plumetis sur belle mousseline; c'est-à-dire les bandes, car le fond (en mousseline unie) disparaît presque entièrement sous les garnitures qui forment pattes. Ces garnitures brodées se terminent par un picot très-fin ou une petite dentelle, et le bonnet est enjolivé de nœuds de ruban. Je te l'ai fait dessiner sur la planche de détails que tu recevras le mois prochain; si tu désires t'en confectionner un, brode toujours tes bandes, il en faut plus de 3 mètres. Choisis un dessin léger. Ce bonnet peut être aussi composé de bandes de mousseline, bordées d'une rivière et d'un point de Venise.

Les chemises de nuit ont tout à fait la forme d'une chemise d'homme; on les orne d'entre-deux brodés et de dentelle, ou on les brode à l'anglaise.

Les mouchoirs du matin sont festonnés, mais pour toilette la broderie entourée de dentelle rivalise avec le carré d'Angleterre, au milieu duquel se trouve un rond en batiste, vrai tissu d'araignée, que l'on a la bonté de nommer mouchoir.

Du mouchoir au gant la transition est facile, et je vais te donner ma façon de penser sur ces pauvres animaux dont la peau doit garantir la nôtre des injures de l'air. Un faiseur de calembours prétendait que les Carthaginois seuls pouvaient avoir inventé les gants, parce qu'ils craignaient l'air aux mains (les Romains); quoi qu'il en soit, les chevreaux et les agneaux doivent maudire tous nos raffinements de coquetterie. Les fabricants affirment que cette mode des gants est devenue tellement géné-

rale que le massacre de ces pauvres bêtes ne peut suffire à la consommation ; aussi demandent-ils sans honte 3 francs et même 3 fr. 50 cent. pour une paire fort ordinaire. Si vous désirez que les poignets soient à trois boutons, il vous faut dépenser 5 francs. Les économes se révoltent, et se rejettent sur les gants de Suède beaucoup moins coûteux et que j'ai vu porter au théâtre et en soirée par des femmes du grand monde.

Avec la mode des manches pagodes est venue celle des bracelets de velours : je t'en explique la façon à l'article *Ouvrages* ; c'est un travail très-facile, mais avec les dimensions tu réussiras plus vite. L'autre bracelet au crochet est un enfantillage qui ne sera pas longtemps de mode, mais il est très-peu coûteux et tout nouveau ; il remplace le bracelet en tresse rouge tricotée dont on ne veut plus. Pour toute jeune fille, il est fort gentil.

Je t'explique aussi une capeline qui te garantira des ardeurs du soleil ; tu peux la tailler en percale, en jaconas, et même en taffetas, selon ton désir. Le patron est dessiné sur la feuille de broderie.

La mode des gilets se propage, et je crois que pour l'hiver on en portera beaucoup sous les corsages à basques ; jusqu'à présent on en voit fort peu dans les promenades. C'est d'un bouffon du dix-huitième siècle, nommé Gilles, célèbre par son jeu et ses facéties, que nous vient le nom de gilet, qui faisait partie de l'habillement de cet histrion.

Les manches sont toujours larges ; outre les manches pagodes, on en voit beaucoup ouvertes sur le côté (regarde la gravure de ce mois).

Le mantelet écharpe, si bien accueilli à présent, ne pourra convenir pour l'automne qui ramène les fraîches soirées et les jours pluvieux ; aussi a-t-on imaginé un mantelet plus grand, plus fermé, dont je t'enverrai le patron en temps opportun.

Maintenant j'arrive à tes demandes : si tu ne peux avoir qu'un habit de cheval, ne le prends pas en nankin ou en coutil ; le drap, et il y a du drap d'été très-léger, est plus convenable ; le noir est préféré à toute autre couleur. Cette année les corsages sont à basques devant et derrière, cette façon forme la veste. La coiffure est charmante. Je déclare tout d'abord que je déteste le chapeau d'homme, vrai tuyau de poêle, sans grâce et sans originalité. J'ai choisi un chapeau de feutre gris, bas de forme, à bords plats et orné sur le côté, un peu en avant, d'une touffe de plumes de coq. Une de mes amies a préféré le chapeau Louis XIII, en feutre ras, couleur vanille ; il est bordé de velours et orné de deux longues plumes frisées, qui retombent en s'enroulant sur l'épaule.

Il y a encore une espèce de paille ou de jonc qui est connu sous le nom

de Manille. Les marins rapportent beaucoup de ces chapeaux, et cependant ils sont très-chers au Havre. Les chapeliers de dames bordent le manille d'un velours brun ou vert, et l'entourent d'un velours pareil attaché par une étroite boucle d'acier. Les cols à la chevalière accompagnent bien les toilettes d'amazone. Ils sont entièrement brodés à l'anglaise. Si les manches sont larges, on doit y ajouter des sous-manches assorties au col.

Je t'envoie avec ma lettre une gravure de modes, une feuille de broderie et une planche de tapisseries variées.

Adieu, j'ai l'espérance que cette fois encore tu seras satisfaite de mon zèle. Mais l'espérance a besoin d'être cultivée comme une fleur qui promet un beau fruit. C'est te dire que je quête encore tes compliments et ton approbation, non pour satisfaire ma vanité, mais seulement mon désir de te plaire.

C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Conservation des raisins.

Ayez un tonneau à porte qui ait contenu, s'il se peut, de l'eau-de-vie; introduisez-y des bâtons que vous placerez de distance en distance et auxquels sont pendus vos raisins, bien secs et débarrassés de tous grains gâtés ou ouverts; fermez votre tonneau hermétiquement et rebouchez avec le même soin toutes les fois que vous prendrez des raisins. Vous arriverez ainsi à les conserver très-frais pendant toute la durée de l'hiver.

OUVRAGES DIVERS.

CROCHET.

Tapis de pied rond en laine, fait sur une corde.

On se sert pour cet ouvrage de laine zéphyr (4 fils), et on l'emploie double.

Il faut, pour un tapis, 8 mètres de corde de 2 cent. et demi de grosseur.

On commence, comme pour les dessous de lampe sur ganse, par former quelques mailles (demi-bridés) sur la corde, puis on réunit pour former un rond et l'on travaille en tournant, en ayant soin d'augmenter beaucoup en commençant, afin que le rond s'agrandisse bien régulièrement.

Ce tapis se fait ordinairement de plusieurs nuances de vert. Voici comment on dispose les nuances.

- 4 tours de laine vert foncé.
- 4 tours de laine vert moins foncé.
- 4 tours de laine vert clair.
- 4 tours de laine vert très-clair.
- 1 tour de laine grenat.

On entoure ce tapis d'une frange dont j'ai plusieurs fois indiqué le travail, et qui est connue surtout sous le nom de *chardon*. Cette frange se fait sur un moule de 7 cent. de hauteur ; on la coupe dans le haut et on la coud autour du tapis. Elle ne se peigne pas. Le tapis se double d'une percaline verte.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

Procédé pour faire des grains odorants dont on peut composer des colliers ou tout autre objet de parure.

- Prenez, Pétales de roses. 60 grammes.
 Noir de fumée. 6 »
 Colle de poisson. 30 »
 Gomme adragante. 15 »

Pilez les feuilles de rose dans un mortier, avec le noir de fumée ; faites dissoudre la gomme adragante et la colle de poisson dans de l'eau bouillante, et réduisez jusqu'à dissolution très-épaisse. Cette dissolution obtenue, retirez et versez le noir de fumée dans lequel ont, pour ainsi dire, disparu les feuilles de rose. Mêlez et agitez le tout jusqu'à ce que vous ayez obtenu une pâte bien unie et bien homogène. Coupez-la alors, roulez-la en grains, appliquez-la sur les coraux et sur les camées dont vous désirez avoir les empreintes, et laissez sécher. Vous obtiendrez ainsi de petits objets de parure qui ne manquent point d'élégance. Si vous voulez avoir de la pâte rouge, il suffit de remplacer le noir de fumée par du vermillon.

FLEURS EN PAPIER.

Lis pour bouquet d'autel.

Il est presque impossible de gaufrer soi-même les pétales de cette fleur ; aussi conseillé-je à nos abonnées de se procurer les pétales et les cœurs préparés, elles en trouveront un assortiment chez M^{me} Marie Soudan.

Pour un lis il faut 6 pétales. Avec l'aide d'une pince, on trempe légèrement l'extrémité inférieure de 3 pétales dans de la colle de fleuriste ou dans une dissolution de gomme arabique ; on applique ces 3 pétales au pied du cœur à distance égale, puis on replace les 3 autres pétales de la même manière, entre les 3 premiers. Il faut ensuite prendre du papier serpente, coupé en bande étroite, et tourner ce papier en spirale autour de la tige du lis, en commen-

çant au bas des pétales. Il ne reste plus qu'à donner de la *physionomie* à la fleur; ce que l'on obtient en renversant un peu les pétales les plus élevés; les trois derniers placés doivent être un peu plus renversés. Du reste, à cette époque de l'année, il est bien facile d'imiter cette fleur d'après nature.

BRACELET EN SOIE NOIRE AVEC PERLES JAIS, même nuance.

On forme 5 ronds, tous de la même dimension; on les réunit au bout l'un de l'autre, en les attachant très-solidement. Les ronds ressemblent à des colimaçons.

Pour faire un rond il faut enfiler sur du gros cordonnet, Berlin noir, 55 perles longues, en jais noir, puis sur un laiton de fil de fer, recouvert de soie noire, tel que celui qui se coud aux chapeaux, on fait des demi-bridés au crochet, en fixant sur chaque maille une perle. Chaque rond a 3 rangs de crochet.

On coud un fermoir en jais pour fermeture.

On peut, si on le préfère, se servir de perles de jais blanc et de cordonnet bleu et vert, de même qu'avec le jais noir on peut employer du cordonnet de couleur.

BRACELETS EN VELOURS OU EN RUBAN TAFFETAS, soit uni, soit écossais.

Il faut prendre 2 mètres 25 centimètres de ruban n° 12 ou n° 9, suivant le goût, pour une paire de bracelets.

Voici comment on les coupe.

Pour le tour des bras 60 cent.

Pour les 8 boucles 72 »

Pour les 2 traverses 18 »

Pour les 4 bouts 72 »

Total 2 mètres 22 centimètres.

On coupe encore en deux le bout de 60 cent. On le double avec une petite marceline blanche, très-légère. On forme ensuite 5 coulisses : une au bord de chaque côté et une au milieu. On a soin que le dessus dépasse un peu, pour ne pas laisser voir la doublure.

Avant de placer sa doublure on remplira aux extrémités la doublure et le dessus.

Puis on coupera 3 branches d'élastique à jarretières, en cuivre, de la grosseur bien juste du poignet; on les passera dans les trois coulisses par le moyen d'une aiguille à tricoter que l'on glissera dans l'élastique, puis on arrêtera à chaque bout en ayant soin de coudre l'élastique. On formera le poignet, et on placera dessus un nœud, composé de 2 bouts, de 4 boucles et de 1 traverse. Les boucles de dessous dépasseront celles qui sont posées dessus; les 2 bouts sont cousus sous le nœud, en en laissant un plus grand que l'autre; ils sont posés l'un sur l'autre et du même côté. Le goût, du reste, indique la manière de *chiffonner le ruban*.

Puis on coud ce nœud où a été fermé le bracelet.

l'on
être
cette

n les
s, en
aux
aque

vert,

une

iche,
On a

e du
que
asti-
cles
es 2
l'un





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départemens. Avec 2 Aquarelles (pe. similes) par M. M. S. Delacroix & Lemercier.
 3. Albums de musique, 15 gravures de modes, — 6 planches de tapisseries coloriées, — 1000 dessins de broderies, — patrons de grandeur
 naturelle, — petits patrons, — ouvrages à l'aiguille, — fillet, — tricot, — crochet, — ouvrages nouveaux, — robes illustrées.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte.

PARIS.

Ayuntamiento de Madrid

PATRONS.

Capeline de jardin en jaconas.

Pour tailler la passe de cette capeline, on pose l'étoffe en travers devant soi, et on la coupe sur le patron dessiné au n° 17. Il n'existe qu'une seule couture, qui se trouve par derrière, sur le cou.

Cette passe se fronce sur cinq baleines étroites ou cinq laitons passés dans cinq coulisses, prises dans l'étoffe. La première coulisse se trouve au bord. Les autres se trouvent à peu près à 5 cent. les unes des autres; c'est sur la cinquième que se coud la passe, dont le patron est dessiné au n° 17.

Les baleines ne vont pas jusqu'au bas de la capote. On les arrête à peu près vers l'oreille. La cinquième ne descend pas plus bas que la passe.

Outre les baleines horizontales on en pose trois en long pour soutenir la capote. Une au milieu dans toute la hauteur de la passe, et une de chaque côté de celle-ci, à 22 cent. environ de distance. Ces deux baleines de côté ne montent que jusqu'à la quatrième baleine horizontale, elles ne vont pas rejoindre le fond.

Le fond se fronce légèrement dans le haut sous la cinquième baleine. Dans le bas il est très-froncé, car il ne doit plus avoir que 10 cent. Ces fronces se cachent sous un nœud en étoffe pareille.

On entoure cette capote d'une petite ruche d'étoffe pareille, cousue par le milieu. On peut la rendre plus ou moins élégante en festonnant des bandes de jaconas pour cette garniture.

Les brides s'attachent entre la deuxième et la troisième baleine horizontale, à un doigt des baleines transversales. Les brides ont 36 cent. de long sur 4 et demi de large. Elles sont ourlées tout autour.

Le nœud du fond se compose aussi d'une grande bande ourlée. Les bouts ont chacun 13 cent. Toutes les baleines peuvent être remplacées par du laiton.

Explication de la feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|---|
| <p>1. Quart d'un mouchoir au plumetis, à coins arrondis. Les feuilles de roses sont coupées par des points d'échelle. Le petit sablé indique que l'on peut faire un point de sable ou un point d'armes sur toute la surface qu'il recouvre. Ce mouchoir est entouré d'un point ture.</p> <p>2. Dessin pour mouchoirs; feston et pois. Ce dessin peut aussi servir pour taie d'oreiller ou volants de robe.</p> <p>3. Dessin genre gothique, broderie anglaise, pour jupon ou devant de toilette Pompadour.</p> <p>4. Dessin au plumetis pour manches, cols, etc.</p> <p>5. Entre-deux assorti.</p> <p>6. Entre-deux au plumetis.</p> <p>7. Dessin au plumetis, avec un feston plein. Il est assorti à l'entre-deux n° 6.</p> | <p>8. Bande, broderie anglaise pour pantalon, etc.</p> <p>9. Bande, broderie anglaise.</p> <p>10. Dessin au plumetis, avec double rang de feston.</p> <p>11. Entre-deux assorti à la bande n° 10.</p> <p>12. Entre-deux au plumetis.</p> <p>13. Célinie. Broderie anglaise.</p> <p>14. Blanche. Plumetis.</p> <p>15. C. T. Broderie anglaise.</p> <p>16. A. L. Plumetis.</p> <p>17. Capeline. Passe d'une capeline de jardin. (Voir l'explication aux Ouvrages.) La place des confisses est indiquée sur la feuille par des raies.</p> <p>18. Fond de la capeline.</p> <p>19. Effet de la capeline terminée.</p> <p>20. T. C. Plumetis.</p> <p>21. J. G. Plumetis.</p> <p>22. O. T. Plumetis.</p> |
|--|---|

Explication de la planche de tapisserie.

- N° 26. Dessin à feuille plate pour tapis, meuble, coussin, etc. Ce genre est très à la mode.
On peut facilement changer les couleurs.
- N° 27. Petite bande qui, selon le canevas, peut servir pour bordure, sonnette, bretelles, etc.
- N° 28. Bordure gothique pour tapis, cabas, etc.
- N° 29. Bordure pour grand tapis. Elle peut être facilement employée comme lambrequin, soit pour garniture de rideaux, soit pour cheminées.

Au gros point.

Avec du canevas n° 8 elle aura 13 centimètres.

—	—	n° 14	—	9	»
—	—	n° 20	—	6	»

N° 30. Fond de roses.

Explication de la gravure de modes.

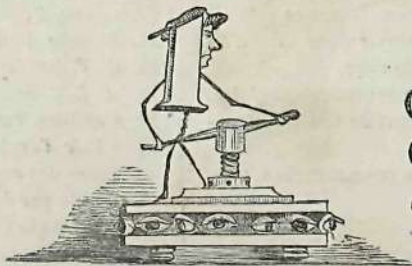
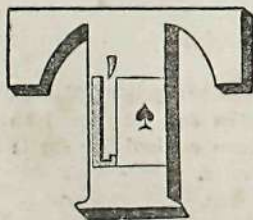
TOILETTE DE CAMPAGNE. Robe de mousseline Persé à cinq volants. Petit pardessus en taffetas orné de dentelles de laine. Le patron de ce pardessus a été donné le mois passé. Chemisette plissée et manches bouillonnées. Bonnet de dentelle orné de rubans de gaze. Gants de peau de Suède.

TOILETTE DE PROMENADE. Robe de taffetas; corsage à basques avec revers garnis d'effilés; manches mousquetaire; guimpe et sous-manche brodées au plumetis. Capote de crêpe ornée de ruches de tulle illusion.

TOILETTE DE PETITE FILLE. Guimpe suisse; corsage à basques et à revers garnis de franges; manches pagode. Pantalon large, brodé à l'anglaise. Bottines de satin turc.

Explication du Rébus du mois de Juin.

L'un dit tue, l'autre dit assomme.

RÉBUS.

OR
OR OR OR OR
OR OR OR OR
OR OR OR OR

Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

Imprimerie de HANNUEN et C^e, rue Lemercier, 24. Batignolles.